

Interview

témoignage



© Jean-Pierre Vacher

Guillaume DUTILLEUX ING1994

Professeur d'acoustique de l'environnement à NTNU, Université norvégienne de sciences et de technologie

« Cette expérience illustre une nouvelle fois que la formation d'ingénieur ouvre beaucoup d'opportunités »

Aménagement & Territoires : Bonjour Guillaume, peux-tu nous présenter ton parcours professionnel ? Quelles sont tes missions actuelles ?

Guillaume DUTILLEUX : En sortant de l'ENTPE (VA informatique) en 1994, j'ai enchaîné sur une thèse en acoustique du bâtiment. J'ai ensuite été affecté au Laboratoire Régional des Ponts et

Chaussées de de Strasbourg, aujourd'hui Cerema Est, site de Strasbourg. J'y ai travaillé près de 17 ans, d'abord comme chargé d'études bruit, puis comme chef du Groupe Acoustique. J'ai quitté le Cerema au 1er janvier 2017 pour le nord de l'Europe et un poste de professeur d'université à NTNU, en Norvège. Je suis donc enseignant-chercheur.

NTNU est historiquement l'université de technologie de Norvège. J'enseigne essentiellement au niveau master. Mes recherches portent actuellement sur la gêne due au bruit d'éoliennes et sur l'application de l'acoustique à la détection d'espèces menacées. J'assume aussi la fonction de chef du Groupe Acoustique de NTNU. Ce groupe compte aujourd'hui une vingtaine

d'employés permanents (professeurs, chercheurs) ou temporaires (post-doctorants, doctorants).

Du point de vue du ministère français chargé de l'écologie, je suis placé en détachement.

A&T : Comment en es-tu venu à travailler à l'international ?

GD : Avec le recul, ce basculement s'est préparé de façon plus ou moins inconsciente sur plusieurs années. Pendant mes études et ma carrière en France, j'ai accumulé diverses expériences à l'international, surtout en Europe, et plus particulièrement en Norvège. Ces expériences m'ont aidé à entretenir et à développer ma maîtrise

des langues étrangères, et donné du recul vis-à-vis de mon pays natal et du fonctionnement de son administration. Elles m'ont aussi permis de constituer un petit réseau de contacts à l'étranger.

A&T : Quels sont les moments, les personnes, les événements au sein de ton parcours qui ont pu susciter cette envie chez toi ?

GD : A la fin de ma thèse, un enseignant-chercheur de l'ENTPE m'avait invité à regarder à l'international. J'ai souvent repensé à son conseil. Quelques années plus tôt, la carte interrail m'avait permis de venir en Norvège comme simple touriste. C'était en 1990. Le pays, sa lumière, sa nature m'avaient fait forte impression.

Le stage de 2^{ème} année de mise en situation professionnelle de l'ENTPE m'a offert une première expérience professionnelle à l'étranger, avec un projet passionnant effectué à l'université de Sherbrooke, au Québec. Je suis aussi venu en Norvège durant ma deuxième année de thèse, à NTNU. Cette université m'a par ailleurs accueilli pour quelques courts séjours en tant que chercheur invité entre 2002 et 2013, où je me suis toujours senti à mon aise.

Lors de mon premier poste opérationnel, je me suis impliqué dans la normalisation ce qui m'a amené à participer en tant que représentant français à des réunions internationales CEN ou ISO. A partir de 2008, j'ai suivi de près l'élaboration d'une directive européenne sur les méthodes de calcul de bruit dans l'environnement et participé à un groupe d'expert animé par l'Agence Européenne de l'Environnement.

Mon ancien directeur de thèse, compagnon de cordée sur rocher comme sur glace, m'avait déjà sollicité au début des années 2000 parce que

NTNU recrutait. En 2013, j'ai emmené ma famille en voyage en Norvège. Au retour, mon épouse m'a dit qu'elle y retournerait bien pour s'y installer.

A&T : Concrètement, comment as-tu réussi à passer du rêve à la réalité ?

GD : Fin 2014, alors que j'éprouvais de plus en plus le besoin de changer d'air, à l'occasion d'un jury de thèse, j'ai entendu parler du prochain recrutement d'un professeur à NTNU, suite à un départ en retraite. Je me suis donc préparé pour le concours. J'ai compilé ma liste de publications, élaboré un projet scientifique pour les 5 années à venir. C'était la première fois de ma vie que j'étais en situation de recherche d'emploi. Suite à une première étape de sélection sur dossiers, face à 14 autres candidats internationaux, j'ai été retenu pour l'oral qui a consisté en une mise en situation et deux longs entretiens sur les thèmes de la pédagogie et de la recherche. La procédure de recrutement s'est étalée sur plus d'un an. Et le choix de NTNU s'est finalement porté sur moi.

A&T : Avais-tu des craintes et des réticences lorsque ce projet s'est concrétisé ?

GD : Après avoir travaillé au même endroit pendant si longtemps, tout en m'éloignant de plus en plus de la technique, du fait de la charge administrative inhérente à mon poste et à la création du Cerema, j'avais peur de l'échec. Je me disais qu'il était peut-être trop tard pour un tel changement, Je doutais de ma capacité à me replonger dans la physique et ses équations, au beau milieu de la quarantaine. De plus, je craignais que mes enfants n'aient le mal du pays, qu'ils peinent à trouver leur place. Comme il n'y a pas d'école française à Trondheim, ils allaient devoir apprendre le norvégien en partant de zéro.

A&T : Comme tu le précises, ton départ s'est préparé en famille. Comment la tienne a-t-elle réagi ? Comment s'est organisée l'installation ?

GD : Comme dit plus haut, nous avions fait un séjour en Norvège en famille à l'été 2013. Mon épouse et nos enfants en gardaient un excellent souvenir. Au moment de l'annonce de la nouvelle, ma fille a fondu en larmes car elle a immédiatement pensé qu'elle allait perdre toutes ses amies. Mon fils était quant à lui presque prêt à partir le lendemain, mais nous avons réalisé ensuite qu'il n'avait pas encore tout à fait la notion des distances et du temps... Je suis d'abord parti seul pour la période d'essai réglementaire de 6 mois. Ainsi nos enfants ont pu terminer leur année scolaire. J'ai été rejoint par ma famille l'été suivant.

A&T : Quid du choc culturel ?

GD : Dans mon cas, on ne peut pas parler de choc culturel. Mon premier contact avec la Norvège remonte à 1990. J'avais appris les bases du norvégien en 1996. De plus, bien que ne faisant pas partie de l'Union Européenne, la Norvège est un pays européen. Les différences par rapport à la France sont donc limitées.

J'ai tout de même dû réaliser que la Norvège avait changé en l'espace de 20 ans, et pas forcément en bien. La prospérité ininterrompue est un bon serviteur mais un mauvais maître, et la rigueur protestante n'est plus toujours là pour éviter certains errements.

A&T : Comment se sont passés tes premiers mois / tes premières semaines ?

GD : J'ai été pris en charge par un chef de groupe remarquablement bienveillant et prévenant. Pour ma période d'essai, j'ai eu très peu d'enseignements à donner. J'ai donc eu plus de 6 mois

pour me préparer avant d'entrer dans le vif du sujet, et les enseignements du semestre d'automne. Le professeur dont je prenais la suite m'a fait profiter de ses notes de cours. Cette période m'a aussi permis de refaire de la recherche autrement que par procuration et de rédiger à nouveau des articles et communications de congrès.

Le soir, je me retrouvais célibataire géographique. La solitude était parfois assez présente. J'appréciais d'autant plus de retrouver un ami français installé à Trondheim depuis le milieu des années 1990. S'agissant de ma famille, Skype est bien utile, mais ne remplace pas la présence physique. J'ai donc fait des allers-retours réguliers entre la Norvège et la France, un exercice à la fois fatigant et ruineux.

A&T : Comment l'université a-t-elle contribué à ton installation ?

GD : Comme l'accueil de chercheurs étrangers fait partie de son quotidien, NTNU est organisée pour cela. Beaucoup d'informations sont disponibles pour les nouveaux arrivants, mais il faut parfois les découvrir soi-même, et cela m'a demandé un peu de temps. L'université a pris en charge notre déménagement, même pour un très grand volume. Pour ma période d'essai, j'ai pu bénéficier du parc d'hébergements de courte durée qui sont gérés par NTNU. C'est très utile dans un pays où la règle est d'être propriétaire et la location ne se conçoit que pour plusieurs années. L'administration avait conscience que je parlais norvégien. J'ai vu par la suite que ma faculté peut proposer un onboarding⁽¹⁾ beaucoup plus poussé. Le service de soutien aux chercheurs internationaux de NTNU propose des séminaires sur les déclarations d'impôt, des sorties, des activités pour les conjoints, une aide à la recherche d'emploi.

A&T : Quelles sont les perspectives d'évolution à NTNU ?

GD : J'avoue ne pas être très au courant des possibilités d'avancement. J'ai été recruté en tant que professeur, ce qui constitue le grade le plus élevé dans le monde académique. Naturellement ce grade est assorti de différents échelons de rémunération. Les règles qui président à la montée dans les échelons ne sont pas très claires pour moi. Il semble que la création d'un statut de professeur hors-cadre soit en projet. Par rapport à la France et mon salaire d'ICTPE⁽²⁾, mon niveau de vie a un peu diminué depuis mon arrivée en Norvège. La contrepartie est que je trouve mon travail beaucoup plus enrichissant et que j'ai trouvé un meilleur équilibre entre famille et travail. Ici un professeur d'université est aussi un fonctionnaire, ce qui n'interdit pas d'avoir une activité parallèle comme consultant auto-entrepreneur. Il est également possible de travailler à 120 %, en cumulant un emploi de professeur à plein temps et un poste à 20 % dans un centre de recherche. Si j'en crois le parcours de certains collègues, la circulation est facile entre l'université et de grandes entreprises comme Equinor, des instituts et fondations publics comme SINTEF⁽³⁾ ou NINA⁽⁴⁾.

A&T : Ce qui rebute plus d'un candidat à partir à l'étranger, ce sont souvent les lourdeurs administratives. Quel est ton point de vue sur cette question ?

GD : Que la France ne constitue pas forcément un paragon d'efficacité ni de légèreté. La Norvège est un petit pays qui a su s'organiser pour faire au mieux avec les ressources humaines disponibles. Il existe notamment une base de données partagée qui vous épargne des saisies à répétition, qu'il s'agisse de votre déclaration d'impôt, de vos prestations sociales, ou du choix

d'une offre de téléphonie mobile. Cette liste n'est pas limitative.

S'agissant de mon arrivée en Norvège, je suis passé par un guichet unique d'immigration, qui avait gardé la trace de mon passage 20 ans plus tôt, et se souvenait même du compte en banque que j'avais ouvert à l'époque. Pas moi !

Ma plus grosse difficulté a été d'obtenir un numéro de téléphone. Telenor, l'opérateur historique, effectue un contrôle de solvabilité de ses nouveaux clients. Si vous n'avez jamais payé d'impôts en Norvège, vous n'avez pas de revenu. Donc vous n'aurez pas de numéro de téléphone. Pas chez Telenor en tout cas, même si vous êtes fonctionnaire. On ne fait pas de favoritisme.

A&T : Finalement, avec du recul, quel regard portes tu sur cette expérience ?

GD : Je suis très heureux de ce choix. Pour moi, le saut n'a pas été aussi grand que pour d'autres, car je connaissais déjà les lieux et la culture. Aussi, il m'était facile de me projeter dans une autre carrière. Je peux vraiment dire que j'ai choisi le lieu où je vis. J'ai trouvé un métier qui correspond bien à mes aspirations du moment. Cette expérience illustre une nouvelle fois que la formation d'ingénieur ouvre beaucoup d'opportunités. Dans le travail, j'apprécie beaucoup la structure plus égalitaire, les procédures minimales – même si on se demande parfois comment les décisions sont prises.

(1) parcours que vit un nouveau salarié, du moment où il est informé de son embauche jusqu'à la prise totale de son poste

(2) Ingénieur en chef TPE : grade de la fonction publique d'Etat

(3) organisation indépendante de recherche scientifique en Scandinavie

(4) Norwegian Institute for Nature Research



Escalade de Storfossen le 13 février 2021, au terme d'un hiver exceptionnellement rigoureux, qui a fait taire pendant quelques jours la cascade la plus puissante des environs de Trondheim. Cette ascension est dédiée à Sylvie Geromey (ITPE 44) disparue le 9 février. Photo de Ommund Øgård.

Cette expérience m'a appris que je suis finalement plus flexible que je ne le pensais. J'apprécie d'approfondir la connaissance de ma discipline. Ce poste m'a aussi ouvert aux questions de pédagogie.

A&T : Des conseils pour un candidat qui souhaite sauter le pas ?

GD : Premièrement il faut bien réfléchir à ses valeurs, à ses aspirations personnelles et à celles de ses proches. La décision n'est pas anodine. Deuxièmement, il vaut mieux partir jeune. Avec moins de bagages et d'attaches, l'adaptation est plus facile. Troisièmement, il me semble important d'être ouvert à la culture locale, et ne pas chercher à vivre comme un français quand on est installé à l'étranger.

A&T : Beaucoup de candidats idéalisent l'expatriation. Penses-tu qu'il y a une « face cachée » de l'expatriation ?

GD : C'est évident. Tout d'abord, parler une langue étrangère toute la journée est fatigant. Tout dépend de son propre niveau d'exigence, mais cela demande des efforts et cela peut être source de frustration quand on peine à exprimer ce qui serait si facile à dire dans une autre langue. Bien que le système de

santé norvégien soit efficace et d'un bon niveau, je redoute davantage qu'en France de tomber malade. Les maux du corps sont plus faciles à décrire dans ma langue maternelle.

D'autre part, il faut du temps pour comprendre un pays à défaut de s'y intégrer. Même sur un poste de fonctionnaire, il y a une forme de pression dont l'origine est difficile à cerner, peut-être parce qu'il y a beaucoup de choses à réapprendre.

De plus, j'estime avoir des racines en France, et je compte bien les garder, au risque de rester un étranger dans mon pays d'accueil. Enfin, pour ceux qui ne partent pas seuls, il faut que le conjoint trouve aussi sa place dans cette nouvelle vie, que les enfants prennent rapidement leurs marques. Tout ceci n'est pas garanti. Au fil du temps on réalise que faire le chemin en sens inverse n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît.

A&T : La crise sanitaire et économique actuelle a-t-elle imposé des changements dans tes projets ?

GD : Le pays n'a pas réellement connu de crise économique jusqu'ici, grâce au fond souverain alimenté par la manne pétrolière et gazière. La crise sanitaire

semble avoir été bien gérée, avec à la fois intelligence et fermeté de la part des autorités, discipline de la part des citoyens. La numérisation de la société norvégienne était plus avancée qu'ailleurs. Le pays était bien préparé à faire face à la pandémie, tout y étant moins exposé, du fait de sa situation à la périphérie des grands mouvements de personnes.

A&T : Prévois-tu de revenir un jour en France ?

GD : Je pense que peu de perspectives professionnelles s'offrent à moi en France dans ma discipline. Si je revenais en France, ce serait donc pour faire autre chose. Pour le moment j'envisage toujours ma retraite en France. Bien que ma famille y soit presque éteinte, j'ai investi beaucoup d'énergie dans la maison de mes ancêtres, dans la reconstitution d'un verger de hautes tiges, et dans une plantation d'arbres qui évoque pour moi un peu plus qu'un puits de carbone.

Le verglas endémique à Trondheim plusieurs mois par an plaît au glaciériste que je suis à l'occasion. Il me conviendra sans doute moins une fois la soixantaine passée. Mais comme évoqué plus haut, cela dépendra de ce que feront nos enfants, qui seront plus norvégiens que français.

A&T : Pour conclure, une anecdote ?

GD : Il ne faut pas oublier la famille « restée au pays ». Deux ans avant notre départ, j'ai incité mes beaux-parents à partir en voyage en Norvège. Ils en sont revenus enchantés, et la nouvelle de notre expatriation n'a pas suscité d'opposition. Donc un dernier conseil : ne pas oublier de convaincre sa belle-mère !

A&T : Guillaume, merci pour ce témoignage.